

Préface

Prendre sa place, dans le lieu commun

Peut-on « philosopher sans le savoir » ? Il pourrait n'y avoir dans la question que l'espace d'un jeu, celui de la dissertation de philosophie (ce qui n'est déjà pas si mince, chaque étude de ce livre fournissant bien des éléments, à la fois méthodologiques et de contenu, pour se préparer sérieusement à la chose, des premières années de philo aux concours). Un espace de recul critique. Philosopher, en effet, n'est-ce pas, cependant et quand même, assumer un retour réflexif sur sa propre pensée ? Et philosopher, cela n'implique-t-il pas, toujours, certains contenus de savoir ? De même qu'en écoutant, on sait qu'on écoute, en voyant, on sait qu'on voit, en philosophant, *a fortiori*, on sait qu'on philosophe ! Dès lors, « philosopher » sans savoir qu'on philosophe, ce serait une sorte de contradiction dans les termes : monsieur Jourdain fait de la prose sans le savoir, parce que parler en prose, c'est une donnée immédiate de la parole. Peut-on être, à son insu évidemment, le monsieur Jourdain de la philosophie ? Cela ne va pas de soi. Parce que philosopher implique toujours cette conscience qui fait retour sur elle-même, et qui, dans ce retour, ne peut que, ne fût-ce que pour les critiquer, rencontrer des contenus de savoir. Ainsi ne peut-on qu'avoir conscience qu'on philosophe et mobiliser, pour ce faire, quelque savoir, quitte à s'apercevoir, enfin, qu'on sait peu de chose, voire que la seule chose que l'on sait, c'est que l'on ne sait rien. De fait : philosopher n'est pas donné immédiatement.

Alors ? *Philosopher sans le savoir*, n'est-ce là qu'un titre certes accrocheur, mais sans objet, de l'écrit d'un auteur qui cherche son petit effet au mépris de la nature de la philosophie ? C'est tout l'art de Laurent Neveu-Marques de nous prouver, au long des pages qui vont suivre, l'exact contraire : ces mots,

cette expression, ouvrent aussi et peut-être surtout l'espace d'un questionnement (qui n'exclut pas, bien au contraire, le jeu !) qui n'a plus l'artificialité de l'exercice scolaire et qui nous mène peut-être même vers quelques-uns des ressorts de la philosophie et, c'est toujours lié, du langage.

Y aurait-il alors une sorte de philosophie inconsciente ? Peut-être. Ou plutôt une philosophie déposée, en attente quelque part dans les mots. En attente qu'on s'en empare et qu'on la fasse vivre. C'est ce qui arrive dans ce livre : sa lecture dévoile un trésor caché dans les virtualités d'expressions communes, telles : « C'est beau ! », « C'est parlant », « Avoir tout pour être heureux », etc. Philosophie virtuelle ? Pas exactement : il s'agit de déployer, dans du déjà-là sédimenté et d'une certaine manière contre lui, les richesses qu'il ne laisse voir qu'à des yeux et des oreilles attentifs. Ce livre nous propose de nous disposer à cette attention, de nous disposer à écouter dans chaque expression, ici l'élaboration d'une inquiétude, là les paradoxes d'une vie toujours déjà pensée, dans laquelle chacun prend sa place.

Telle est la situation paradoxale de tels lieux communs. Ils peuvent être d'une banalité affligeante, usés avant même d'être énoncés, usés d'avoir été tant utilisés qu'ils deviennent presque insonores. Peut-être amusants (« chercher le pourquoi du comment » – ou comment couper les cheveux en quatre), désabusants (« gagner sa vie », lorsqu'on voudrait tout simplement la vivre), paradoxaux (qu'y a-t-il à « lire entre les lignes », « mon prochain » n'est pas mon plus proche) nous les utilisons pourtant toujours à bon escient. Comme si nous étions, presque à notre insu, dotés d'une sorte de bon sens commun qui aurait, sans y réfléchir plus avant, l'intuition de significations, qui la plupart du temps nous échappent pourtant : non pas une sorte d'impensé (bien au contraire), mais une invitation à reprendre une pensée déposée. Nous découvrons alors que nous ne prenons sans doute jamais assez la peine d'entendre tout le poids conceptuel qui se cache derrière les images (« être acteur de sa vie », « le flou artistique », « s'éclaircir les idées ») ou ces vérités que nous finissons par admettre sans examen (il ne vaut mieux pas, hélas « prendre ses désirs pour des réalités », tandis que « le droit du plus fort » nous semble immédiatement suspect).

Qui ne s'est jamais extasié sur un arbre au milieu d'un champ ? Image d'une banalité presque affligeante. Et pourtant, il suffit que la lumière varie, que l'angle de vue change, ou tout simplement que le regard s'arrête sur ce spectacle pour que, soudain, apparaissent mille nuances de l'arbre, la fragilité qu'il cache dans sa robustesse, la complexité de ses branches dans un environnement serein, etc. Laurent Neveu-Marques, dans les pages qui suivent, invite à un tel type d'expérience : comme écouter pour la première fois ce qu'à force de dire nous n'entendons plus. Maurice Merleau-Ponty, dans *Signes*, distinguait la parole parlée et la parole parlante : l'une est un peu comme ces pièces de monnaie qui, à force d'être échangées, finissent par perdre leur effigie (l'image est inspirée de Mallarmé dans *Crise de Vers*) – usées, illisibles, elles n'en gardent cependant pas moins leur valeur d'échange. L'autre est effort, dans la langue, de création par la parole. Ce livre nous invite à réinvestir ce qui n'est d'habitude que parlé pour qu'il devienne, parce que sa valeur lui est pour ainsi dire redonnée, parlant : graver à nouveau, pour chacun, les effigies. Ce livre nous invite à nous emparer de la philosophie enclose dans nos expressions communes.

Un sens commun dans un lieu commun : par-delà la banalité de ces expressions, il vaut de s'arrêter sur ce « lieu commun ». Dans l'Antiquité, les stoïciens avaient un grand respect de ce qu'ils appelaient les « notions communes » (les dieux, le destin, etc.), des notions dont tout être raisonnable a hérité, forgées par l'enseignement ou par l'expérience. Ils y voyaient des critères de la vérité, bagage fondamental que tout homme a en partage. *Mutatis mutandis*, pourquoi ne pas, à l'invitation de Laurent Neveu-Marques, lire dans nos expressions communes un bagage fondamental de sens, que l'expérience de générations avant nous a sédimenté et qu'il nous appartient de retrouver ? Le lieu commun : lieu d'une commune expérience du sens, où il fait bon philosopher. Lieu qu'il faut habiter, comme on habite le langage pour qu'il devienne parole singulière, langage dans lequel on peut s'attarder en se demandant ce que parler veut dire. Si l'on « tue le temps » dans un supermarché, dans un parc ou devant sa télé, faute d'avoir mieux à faire, c'est peut-être aussi parce que le langage nous a donné la ressource pour ne pas mourir d'ennui, pour fuir l'angoisse en retournant son arme

contre ce qui menace: l'anéantissement. « Tuer le temps », cela revient pour ainsi dire non seulement à devenir le héros de sa propre temporalité (devenir « acteur de sa vie »), mais donne également une occasion de poser la question de la fin du temps.

Ces expressions, ces lieux communs, sont autant de réponses, forgées au long des générations, ou par une génération donnée, à des problèmes philosophiques réels, qu'il vaut la peine de faire ressurgir. Pourquoi « garder la forme » est-il si nécessaire ? Qu'est-ce que cette forme qui pourrait bien menacer ruine si nous ne faisons l'effort de lui permettre de persévérer dans son être ? Comme les mythes pouvaient en leur temps se présenter comme des réponses à des questions qu'ils posaient en les résolvant, les lieux communs, les expressions communes, témoignent, pour autant qu'on ait enfin la curiosité de les interroger, d'élaborations, souvent bien plus complexes qu'on ne le pense, de l'expérience de la vie. Ils nous sont donnés comme en héritage, comme nous héritons de la langue maternelle : ils nous sont communs, ils nous lient à leur façon, tandis que, chacun à sa façon cette fois, nous pouvons nous en saisir. De fait, nous avons tous en partage une compréhension de « la vérité des choses », « s'éclaircir les idées », etc., nous sentons tous, peut-être confusément, qu'il vaut en effet mieux avoir les idées claires pour aller chercher la vérité !

Dès lors le lieu commun désigne en effet un héritage commun que chacun a en partage. Nous héritons d'une pensée qu'il appartient à chacun de se réapproprier. Là gît notre responsabilité. Nous avons le matériau d'une réflexion déposée dans les mots. Il nous incombe de la faire vivre, pour que la communauté qu'elle dessine soit réellement communauté vivante. Comme « il y a plusieurs demeures dans la maison du Père » dit l'Évangile, il y a plusieurs façons d'habiter le lieu commun et plusieurs espaces dans ce lieu. On peut ne pas entendre et laisser fonctionner le lieu commun – l'habiter passivement, n'en être qu'un locataire-usager : il n'en reste pas moins que chacune des expressions ici étudiées demeure une invitation à penser, à reprendre à son compte les expériences de pensée qui y ont été déposées. Faire du lieu commun *son lieu propre*, s'approprier ce qu'on possède, pour que le lieu commun soit *effectivement* commun : c'est dans cette réflexion que l'on se rend toujours davantage le « prochain » de ceux qui partagent le lieu avec soi : chacun a la place qu'il prend dans ce lieu, parce

que trouver sa place, c'est rendre aux autres la leur, ou leur permettre de la trouver. C'est aussi rendre le lieu commun espace de dialogue, de remise en cause, de recherche du sens. Redécouvrir et enrichir ce sens – n'est-ce pas là aussi l'un des aspects du « sens de la vie » ?

Alors, qu'entendre dans « philosopher sans le savoir » ? Un paradoxe qui sonne comme une invitation, un défi presque, un pari en tous les cas : invitation à actualiser un savoir déjà-là, qu'on ne possèdera et enrichira que d'oser aller le chercher. Oser inscrire du sens dans son langage, oser s'inscrire dans ce langage comme des prochains, porteurs, comme ceux qui nous ont devancés, pour ceux qui nous suivrons, d'une réflexion qui inscrit dans l'expérience humaine les accents d'un drame, d'une histoire, toujours personnels qu'on ne peut cependant écrire qu'avec ce qui nous a précédé. Ce livre nous en offre une interprétation riche de matériaux qui nous permettent de la continuer : chacun pour soi, condition importante pour transmettre à nos suivants, un lieu commun toujours vivant.

Valéry Laurand
Maître de conférences
à l'université de Bordeaux Montaigne

Être philosophe sans le savoir

D'une personne qui prend bien les choses, qui possède une manière particulière de comprendre les choses lui permettant de relativiser, de ne pas se laisser accabler par ce qui lui arrive, nous disons qu'elle est philosophe. Ainsi de celui qui cherche à tirer une leçon de ce qui lui est arrivé. Pourtant, ces personnes ne revendiquent pas le titre de philosophe et leur attitude n'est pas l'application d'une philosophie qu'elles mettraient en œuvre. Elles seraient ainsi « philosophes sans le savoir », c'est-à-dire sans s'en douter et sans posséder une connaissance précise. Mais pourquoi dire qu'elles sont philosophes ? Évidemment c'est parce que le comportement qu'elles adoptent correspond à l'idée que nous nous faisons de la philosophie, alors que nous n'en sommes pas non plus des spécialistes. Or, il se trouve que par ailleurs, l'expression dont nous usons ici, dit particulièrement bien ce qu'est la philosophie : serions-nous alors nous aussi philosophes sans le savoir ?

L'amie de la sagesse

Le mot philosophie vient de deux mots grecs : *philia* et *sophia*. Le premier de ces termes se traduit par amitié. Il désigne un rapport de convenance eu égard à quelque chose vers quoi nous sommes ainsi portés. Quant au terme *sophia*, il signifie sagesse. En grec, le terme a deux sens : le savoir et la bonne conduite, c'est-à-dire la conduite morale mais aussi la conduite appropriée. Nous utilisons également le terme sage en ces deux sens. Lorsque l'on dit qu'un enfant est sage, nous ne voulons pas dire qu'il est savant mais qu'il se conduit bien alors que lorsque nous parlons du vieux sage du village, nous désignons par là celui qui dispose d'un savoir. Pour les

Anciens, ces deux sens sont liés car il semble impossible de bien se comporter sans posséder un savoir. Or, cette sagesse ne va pas de soi et c'est pour marquer une humilité par rapport à son obtention que Pythagore inventa le mot de philosophie en déclarant qu'il n'était pas sage mais seulement ami de la sagesse. Le philosophe n'est pas celui qui sait et prétend savoir, mais celui qui cherche la sagesse. Ainsi, il semble bien que l'on ne puisse être philosophe que « sans le savoir », car si l'on possédait le savoir, on serait sage. Notre expression se révèle ici être un pléonasme. Ce caractère de la philosophie est incarné par un personnage qui passe pour être le père de la philosophie : Socrate.

Socrate

Socrate est un philosophe athénien qui vécut au cinquième siècle avant notre ère. Il est l'emblème même de la philosophie. Il n'a rien écrit, mais nous connaissons sa pensée au travers de nombreuses discussions qu'il a eues avec ses concitoyens, et qui nous ont été rapportées par Platon, l'un de ses disciples. La manière de philosopher de Socrate est orale et s'il n'a rien écrit, c'est parce qu'il ne pensait pas posséder un savoir qu'il aurait pu transmettre sous cette forme définitive. En effet, Socrate fait profession d'être ignorant et il interroge ceux qui sont réputés posséder un savoir. Mais la plupart du temps son questionnement révèle l'ignorance de l'interlocuteur qui se pensait savant. Ainsi pendant le procès à l'issue duquel Socrate sera condamné à mort, il déclare être en un sens plus sage que ceux qu'il interroge : *« Il se peut qu'aucun de nous deux ne sache rien de beau ni de bon, mais lui croit savoir quelque chose alors qu'il ne sait rien tandis que moi, si je ne sais rien je ne crois pas non plus savoir. »*

L'aveu d'ignorance est important car il permet la philosophie. En effet, celui qui sait est sage et ne cherche donc pas à le devenir : il ne philosophe pas. De même celui qui croit être sage n'a pas le désir de rechercher la sagesse. Mais s'il est ignorant, il le restera. Seul alors celui qui prend conscience de son ignorance peut désirer en sortir et rechercher la sagesse. La philosophie se situe ainsi entre la plus grande ignorance qui est celle qui s'ignore elle-même, et la sagesse. Ce statut intermédiaire de la philosophie est illustré par la comparaison que fait Socrate dans *Le Banquet*, entre le philosophe et Éros.

Éros fut conçu lors du banquet donné pour la naissance d'Aphrodite. Il est le fruit de la relation entre Penia, la Pauvreté et Poros, dieu de la Ressource. Celle-ci, venue mendier à la fin du banquet profita de l'ivresse de Poros pour avoir un enfant de lui. Ainsi naquit l'Amour. Or celui-ci a hérité d'une nature partagée entre son père et sa mère, ce qui en fait non pas un dieu mais un démon. Comme sa mère, il est toujours démuné et ne possède rien, mais comme son père, il est rusé et plein de ressources. S'il ne possède rien, c'est qu'il ne peut garder ce qu'il obtient. Éros a, comme le philosophe, un statut intermédiaire et comme lui il tient le milieu entre le savoir et l'ignorance. Il est démuné mais pas « pauvre d'esprit » comme le serait un insensé qui ne s'apercevrait pas même qu'il est ignorant. Mais il n'est pas non plus savant comme pourrait l'être un dieu omniscient. C'est pourquoi dit le mythe, Éros passe son temps à philosopher.

Mais en quoi peut donc consister la philosophie si ce n'est en une connaissance ?

Être philosophe

Poursuivons un moment avec Socrate : celui-ci va à la rencontre de ceux qui sont censés posséder un savoir. Après qu'il leur a fait prendre conscience de leur ignorance, ils peuvent chercher avec lui ce qu'ils ne savent pas. L'important n'est pas tellement le résultat auquel on va parvenir : de fait beaucoup de discussions menées par Socrate n'aboutissent pas. L'important, c'est la recherche, le fait même de réfléchir. C'est pourquoi d'ailleurs l'aveu d'ignorance de Socrate est si important. En effet, si Socrate se déclarait savant, il n'aurait qu'à dire à son interlocuteur ce qu'il sait : celui-ci n'aurait alors nullement réfléchi. Il aurait simplement changé d'idée, passant d'un préjugé erroné à une autre idée, meilleure peut-être mais à laquelle il n'a pas besoin de réfléchir non plus. Au lieu de cela, dans la mesure où Socrate se dit ignorant, il ne peut qu'aider à la réflexion. L'autre n'apprend ainsi rien de lui, mais il apprend à réfléchir. C'est que la philosophie ne consiste pas en une somme de connaissances qu'il suffirait d'apprendre. C'est aussi ce qu'enseignait Kant annonçant le programme de sa leçon : on n'apprend pas la philosophie, mais on apprend à philosopher. La philosophie n'est ainsi pas de l'ordre de l'avoir, mais plutôt de l'ordre de l'être : on ne possède pas la philosophie mais on est philosophe. Il s'agit d'un état d'esprit, et ceux qui